

Mai 2021 – N°88

Point d'?

LES AFFECTATIONS AU SUD : POINTS DE VUE DE VOLONTAIRES



Nicaragua, 2004 © Serge Boulaz

Sommaire

Une vie d'engagements

Entretien avec Théo Buss, ancien volontaire d'Eirene Suisse (à l'époque GVOM) en Bolivie et au Nicaragua.
Propos recueillis par Florine JACQUES

Peux-tu nous parler de tes expériences en tant que volontaire ?

La première fois je suis parti en Sicile en 1969 dans un projet de l'Eglise « vaudoise » italienne. Huit ans plus tard, fortement attiré par les mouvements de libération en Amérique latine, je me suis engagé en Bolivie entre 1977 et 1979 avec GVOM. C'était 10 ans après la mort du Che Guevara, en pleine ferveur des mouvements de libération. Puis à nouveau 4 années en Bolivie (1992-1996). Et une dernière fois au Nicaragua entre 2005 et 2008 avec GVOM.

Peux-tu nous en dire plus sur ta dernière affectation en 2005 ? Qu'est-ce qui t'a décidé à repartir ?

J'étais le secrétaire romand de Pain Pour le Prochain depuis 1998. Je m'identifiais bien aux campagnes chaque année, mais je voulais partir une dernière fois, pour partager les acquis avec les moins favorisés. Au Nicaragua, je participais à un projet de formation des plus pauvres, dans la campagne très loin de Managua. Nous partions donner des formations de 3 jours. J'étais le seul étranger parmi l'équipe de formateurs, ça m'a beaucoup enrichi ! Les paysans étaient reconnaissants que nous venions chez eux, dans leurs villages reculés.

Est-ce que ces expériences ont changé quelque chose pour toi? Au niveau professionnel et personnel?

Ça a surtout changé ma perception du travail, des luttes paysannes, de celles des mineurs, et j'ai appris que ça donne vraiment des résultats. Dans mes différentes activités, je me suis investi aux côtés des pauvres et des déshérités ; j'ai lutté avec eux, ce qui n'a pas toujours été sans risques. J'ai eu la chance de connaître beaucoup de gens engagés et passionnés ; ça m'a beaucoup nourri dans mon travail de tous les jours.

Que souhaiterais-tu ajouter sur l'expérience en tant que volontaire ?

Quand j'étais en Amérique centrale, nous avions deux réunions par année avec les autres volontaires de la région. Nous nous retrouvions pendant une semaine pour échanger et nous ressourcer. C'est fondamental de se sentir partie d'une équipe et de partager de bons moments ensemble. Sans cela, l'isolement représente un risque et nous affaiblit.

Quels sont les points communs entre ces affectations pourtant bien différentes ?

Il y a énormément de différences entre mon premier séjour en Sicile, et mon dernier au Nicaragua. Globalement, je dirais que les formes d'exploitation des pauvres par les riches ont empiré. C'est pourquoi la solidarité pratique et l'engagement aux côtés des plus vulnérables sont indispensables, plus que jamais !

Salvador

Volontariat pour 2 ans... ou plus...


© Los Angelitos

Après 13 ans d'expérience en tant que physiothérapeute en Suisse et une spécialité en pédiatrie en poche, j'ai débarqué au Salvador en 2003 et accompagne l'équipe de réhabilitation des associations ALGES (Association de Blessés de Guerre du Salvador) et Los Angelitos (Association de Parents d'Enfants en Situation de Handicap du Salvador) dans la région montagneuse de Chalatenango où nous nous efforçons d'améliorer les conditions de vie des personnes en situation de handicap et de leur famille.

Dans ce petit pays d'Amérique Centrale touché par 12 ans de guerre civile (1980-1992, plus de 70'000 victimes et 30'000 à 40'000 blessés de guerre) et tristement célèbre pour ses taux de violence extrême, l'accès aux soins, à l'éducation, au travail et aux loisirs demeure très limité pour les personnes en situation de handicap, le cercle vicieux handicap-pauvreté y étant marqué.

L'idée de travailler dans la coopération internationale a germé dans ma tête dès ma formation initiale. C'est finalement mon goût pour les voyages, transformé au long des années en envie de partager mon quotidien au sein d'une culture et d'une réalité différentes, ainsi que le besoin de découvrir et d'apprendre une autre manière de pratiquer ma profession qui m'ont amenée à m'engager comme volontaire.

Accepter un engagement de longue durée dans un contexte si loin de la sécurité et du confort auquel nous sommes habitués en Suisse n'est pas une décision simple à prendre, d'autant que cela implique aussi de renoncer à une vie déjà bien établie (travail bien rémunéré, appartement, cercle d'amis, loisirs, etc..). Face à ce choix difficile, lorsque la proposition d'engagement au Salvador m'a été présentée sous forme d'une dizaine de pages écrites, j'ai décidé d'aller connaître la réalité du projet, le contexte et l'organisation avec lesquels j'allais travailler ; quelques jours sur place pour sentir, voir et partager la routine avec l'équipe sont à mes yeux plus parlant qu'un document Word ou un tableau d'indicateurs. Cette visite, en plus de faciliter ma décision, a certainement contribué à mon intégration dans l'équipe ; nous avions l'impression de nous connaître. Ajoutées à cela l'amabilité et l'ouverture du peuple salvadorien, je me suis immédiatement sentie à l'aise dans ce nouveau pays et cette nouvelle culture.

Il m'a tout de même fallu environ une année pour comprendre plus ou moins le fonctionnement des gens, de l'organisation au travail, savoir ce que je peux faire ou ne peux pas faire. Un processus d'observation et d'apprentissage sans fin puisque, même après toutes ces années, il m'arrive encore de ne pas saisir le fonctionnement de certaines choses ici !

Ce n'est qu'après cette première phase et sur la base des propres expériences de mes collègues, que j'ai commencé à proposer quelques changements et que nous avons progressivement transformé notre façon de travailler. Ce processus d'échange de connaissances s'est finalement prolongé bien au-delà des 2 ans prévus initialement et m'a transformée.

Les années de travail ici ont fondamentalement changé non seulement ma vision du handicap mais aussi ma pratique professionnelle. En coexistence avec des personnes en situation de handicap et leurs familles dans les montagnes de Chalatenango, j'ai pu constater de première main que le handicap n'est pas avant tout un problème de santé et un problème individuel de la personne, mais plutôt un problème social impliquant la violation des Droits fondamentaux de l'Homme tels que le droit à l'éducation, à la santé, au travail, à la participation sociale et à une vie décente. C'est pourquoi, aujourd'hui dans mon travail quotidien, je n'aborde plus seulement les aspects de la réadaptation physique, mais je m'implique également dans tous les aspects de la lutte pour l'inclusion des personnes en situation de handicap. Même après 17 ans passés ici, j'ai le sentiment que mon travail est toujours important et qu'il contribue à apporter un grain à un combat qui va encore durer longtemps.

Carole Buccella, Volontaire et Coordinatrice locale d'Eirene Suisse au Salvador auprès de l'Asociación Los Angelitos.

Nicaragua

Le couteau suisse et la machette nicaraguayenne

Lorsque l'on mentionne le terme « outils », me vient en tête notre cher couteau Suisse. Ce petit canif qui ne me quitte jamais et qui m'aide à ouvrir canettes, boîtes de conserve et bouteilles. Le mien a un manche brun en bois sur lequel mon équipe de théâtre Suisse a fait graver « On t'aime. Silex ». Il n'est pas rare qu'au bureau de la Fondation MURALES RAACS au Nicaragua, cet objet passe de main en main pour couper du pain, tartiner des sandwichs ou ouvrir une conserve de lait condensé. Multifonctionnel par ses divers couteaux, il s'adapte à un nombre de situations incalculables. Le pendant du Nicaragua serait la machette. A l'inverse, la machette n'a qu'une seule lame mais le bon nicaraguayen saura utiliser toutes les facettes de l'outil pour se tirer d'affaire.

C'est ce que j'aime dans mon échange au Nicaragua. Alors que j'apprends à mes collègues à diversifier leurs outils pour avoir un savoir complet, eux, m'apprennent à utiliser ce que j'ai sous la main pour trouver une solution.

En Suisse, dans ma fonction d'animatrice socioculturelle pour la Vallée du Trient, j'étais un couteau suisse qui s'adaptait à n'importe quel besoin émanant des jeunes de 12 à 25 ans. C'est d'ailleurs dans cette fonction, que j'ai rencontré Michael Hammond, le directeur de la Fondation MURALES RAACS. Ce dernier m'avait aidé à repeindre un mur grâce à ses compétences artistiques. L'idée d'un échange doit comprendre, à mon sens, l'envie d'être également accompagné et aidé dans son parcours professionnel. C'est probablement l'expérience de cet échange Sud-Nord qui m'a convaincue de partir au Nicaragua. Selon moi, les personnes du Sud ont encore trop peu de possibilités de venir mettre leurs compétences à disposition dans des pays du Nord.

Au Nicaragua, je suis devenue une machette nicaraguayenne que l'on mobilisait au début pour réaliser toutes les tâches nécessaires à la Fondation. Puisque l'on m'avait sous la main et qu'on ne savait pas précisément à quoi j'allais être utile, j'ai servi un peu à tout : chargeuse de matériel sur les petites barques, compteuse de matériel artistique, experte des détresses émotionnelles, planificatrice sur Excel, faire-valoir pour rencontrer les maires des communes, etc. Et puis, petit à petit, j'ai commencé à transmettre mes connaissances et mes compétences d'animatrice socioculturelle aux technicien·ne·s des diverses communes. Et je compte bien leur apprendre à être des machettes nicaraguayennes avec fonction couteau suisse.

Au niveau professionnel, cette expérience a changé quelque chose d'essentiel dans ma manière de travailler. Avant, j'étais une animatrice socioculturelle. Pas de celles qui se nourrissent des rires d'enfants, mais de celles qui créent le chaos avec leurs mots. J'étais en effet de celles, qui rencontrent, écoutent, mobilisent et accompagnent les gens à prendre la place qui leur revient. Avec la dextérité d'une tricoteuse, je jetais des fils et resserrais les liens. J'attrapais et donnais de la place à celles et ceux qui se sentent invisibles, insignifiants, inexistants.

Aujourd'hui, je suis une animatrice socioculturelle qui a dû apprendre à confier ses mots à d'autres et qui doit regarder de loin ses collègues technicien.ne.s jeter leurs filets de pêche et rassembler les gens. J'ai dû apprendre à la manière locale à créer des outils qui leur correspondent et accepter de ne plus être celle qui rassemble, mais celle qui enseigne à rassembler.

Ces derniers jours, j'ai confié ma métaphore du couteau suisse et de la machette nicaraguayenne à un nouveau technicien que j'accompagne pour un remplacement maternité. A écouter ma métaphore, il m'a dit que cela ressemblait bien à mon échange, car souvent il ne comprend pas mes jeux de mots dans cette langue qui m'est étrangère et que malgré ça, on arrive à en rire et à apprendre l'un de l'autre. C'est probablement cela la force de la coopération par l'échange de personnes… apprendre en riant, les uns des autres et finir par se compléter.



Michèle Michaud, Volontaire Eirene Suisse au Nicaragua auprès de la Fundación MURALES RACCS.

Ouganda

Aborder son engagement solidaire : attentes et réalités du terrain



Séance sur la protection de l'enfance avec des leaders communautaires © Refugee Law Project

Après plus de six mois de fermeture induite par la pandémie du Covid-19, l'aéroport d'Entebbe a finalement rouvert début octobre 2020. J'ai ainsi pu commencer mon engagement solidaire avec Eirene Suisse à Kampala et rejoindre ma copine Alice qui était déjà sur place. Aussi surprenant que cela puisse paraître après un parcours professionnel de réviseur, j'ai intégré l'équipe santé mentale de Refugee Law Project. Cette dernière a pour mission d'améliorer la santé mentale et le bien-être psychosocial des migrants forcés en Ouganda. Mon rôle est de renforcer les compétences des bénéficiaires regroupés en groupes de soutien dans leurs activités et gestion financière.

Dans une conception très suisse des choses (ou du moins la mienne), j'avais principalement orienté ma préparation et mes réflexions d'avant départ autour du travail et des activités qui étaient décrites dans le cadre logique de mon affectation. Cinq mois plus tard, je constate que ma routine est bien différente de mes projections helvétiques et que mon cahier des charges est en constante adaptation.

Le risque en se projetant depuis la Suisse est de figer ses attentes par rapport à son engagement. En conséquence, la différence entre les attentes et les réalités du terrain peut faire naître des frustrations. Pour ma part, les tâches mentionnées dans le cadre logique du projet mettent, en pratique, bien plus de temps à s'implémenter que ce que je pensais en lisant ce dernier avant mon départ. En effet, la mise en place des activités nécessite un travail de collaboration avec plusieurs personnes et ne se fait donc pas en un claquement de doigts. En revanche, j'ai par conséquent davantage l'occasion de soutenir et de m'investir dans les activités de mon équipe. Par exemple, j'ai été impliqué dans l'organisation de sessions de sensibilisation au Covid-19 dans certaines communautés vulnérables à Kampala, dans des discussions sur la protection des enfants avec différents leaders de ces communautés ou encore dans un séminaire sur l'impact psychosocial du Covid-19 chez les jeunes. Se familiariser avec les dynamiques complexes et multiples des communautés de migrants forcés est un long processus. Participer aux activités de mon équipe me permet donc d'entamer ce processus et de m'armer de connaissances et de ressources qui me seront utiles lors des futures formations en gestion financière que j'animerai. Sur le plan personnel, j'apprends aussi à accepter que tout ne se passe pas toujours comme prévu et selon ma seule volonté. C'est d'ailleurs aussi très certainement ce qui fait la beauté de ce genre d'engagement : apprendre à être flexible et se laisser porter par les évènements.

En parallèle, mon expérience en Ouganda se passe également en dehors du cadre du travail. Cela peut sembler banal mais je trouve cela tellement enrichissant que de passer du temps à discuter politique et démocratie avec mes collègues ougandais, en apprendre davantage sur l'Ouganda en écoutant une amie parler de son enfance pendant la guerre dans le nord du pays ou encore me remettre en question suite à une remarque de mon voisin syrien qui ne comprend pas pourquoi Alice et moi sommes ici alors qu'il n'y a pas de guerre dans notre riche pays. Par ailleurs, notre côté bon vivant nous a permis de tisser des liens avec plusieurs de nos voisins. Aussi souvent que possible, nous partageons spontanément nos repas où chacun se réjouit de faire découvrir aux autres les recettes et spécialités de chez lui. Il nous arrive aussi simplement de boire un « African tea » (thé noir au lait épicé) ensemble en refaisant le monde et en profitant des derniers rayons de soleil et de la vue depuis notre terrasse qui surplombe Old Kampala.

En somme, c'est peut-être parce que tout ne se passe pas toujours comme on le planifie qu'un engagement solidaire s'avère aussi enrichissant et qu'il impose un nourrissant processus d'humilité !

Rémi Savary, Volontaire Eirene Suisse en Ouganda auprès de Refugee Law Project.

Le langage épicène n'a pas été privilégié pour tout le contenu du document dans un simple souci d'allègement du texte.

Journal adressé aux sympathisant·e·s de l'Association Eirene Suisse



Correspondance :
Rue des Côtes-de-Montbenon 28
1003 Lausanne
Tél: 022 321 85 56
www.eirenesuisse.ch / info@eirenesuisse.ch

Versements :
Association Eirene Suisse
1202 Genève
CCP: 23-5046-2
SWIFT/BIC : POFICHBEXXX
IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2

Rédaction : Florine Jacques
Relecture : Patricia Carron, Elena Clénin, Florine Jacques
Mise en page : Elena Clénin
Graphisme : Doriane Denis
Impression : Afiro, entreprise sociale et formatrice